

Le moineau et le vieux chien Friquet et Fluet

Il n'y a pas longtemps, tout près d'ici, naquit un moineau vert. Oh, j'imagine que vous pensez : « cela n'existe pas un moineau vert ! » Je vous accorde que jusque-là personne n'en avait jamais vu. Mais que voulez-vous ? Cet oiseau, nommé Friquet, naquit avec, du bec à la queue, un plumage couleur d'herbe fraîche, de fougère... de feuille de chêne. Pourtant, le plus étonnant ne tenait pas à cette robe magnifique, mais à son caractère. Il détestait tout ce qui faisait plaisir aux autres volatiles :

« Bondir, sautiller
À longueur de journée
M'ennuie à pleurer.
S'amuser à chasser
En groupe, en peloton
Les mouches ou les frelons
Très peu pour moi !
Jamais, je n'irais avec joie
Fouiller les poubelles
Explorer les ruelles
Pour ramasser quelques miettes,
Un croûton ou une vieille courgette ! ».

Friquet préférait s'installer sur une branche pour réfléchir et converser avec qui le voulait. Mais les autres oiseaux le trouvaient étrange, bavard, ennuyeux, compliqué, presque autant que les hommes. C'est tout dire ! Ils s'approchaient le moins possible de lui. Et cela désolait Friquet qui restait tout seul sur son arbre à ressasser ses idées :

« Une journée peut-elle être belle
Sans disputes, sans passion ?
Sans rires, sans discussions,
Sans débats, sans querelles ?
Non, passer son temps sans amis
Jamais, ne fera une belle vie ! »

Le moineau vert ne désirait rien de plus que trouver un compagnon avec qui parler de la course du temps, des mille aventures des bois, de la vie, enfin... Il rêvait d'une existence plus intense, plus réfléchie... Et si ? Oui... Soudain, il s'éleva dans les airs ! Si les autres oiseaux le rejetaient, peut-être pourrait-il rencontrer un ami en dehors de sa propre espèce !

« Si ces stupides volatiles,
Frivoles et futiles,
Juste capables de piailler,
Caqueter, croasser, gazouiller,
Grisoller, piauler, carcailler,
Grailler, gajoler, cacaber,
De poursuivre leur tintamarre,
Leur boucan, leur chambard,

Leur raffut, leur chahut,
Leur tohu-bohu
J'irais chercher des animaux,
Qui trouveront juste et beau
De passer leur temps à converser,
Échanger, dialoguer, deviser. »

Satisfait de son idée, le moineau s'envola à la recherche d'un compagnon avec qui passer ses journées. Il aperçut une souris. « Voilà une créature au pelage ravissant. Je parie qu'elle appréciera de bavarder un instant. » Il plana jusqu'au rongeur... mais celui-ci s'enfuit de toute la vitesse de ses petites pattes. Il avait été trop souvent attaqué par des oiseaux. Il y avait perdu un beau morceau d'oreille. « Attends mon ami ! Je ne mange pas de souris ! » Cria Friquet. Trop tard, elle venait de se précipiter dans un trou minuscule.

Il alla alors voir les hérissons qui pullulent dans la forêt... Mais ceux-ci trouvèrent que le moineau parlait trop vite et trop fort.

« Dis... dis on ne comprend rien du tout,
À ce que tu... ce que tu veux de nous !
On te conseille de t'envoler rapidement,
Si tu ne veux tâter nos piquants »

Friquet s'approcha ensuite d'une nuée de papillons. Ceux-ci s'enfuirent en tous sens, paniqués par ce géant qui leur tournait autour, sans doute pour les béqueter.

« L'ennui me dessèche le cerveau !
Je dois trouver un animal plus grand, plus gros,
Un animal qui n'ait pas peur d'un oiseau... »

Une telle recherche ne pouvait décourager le moineau vert, redevenu enthousiaste, impatient. Il vola une heure, deux heures, puis trois... pour enfin, apercevoir un vieux matou tout maigre qui fouillait les poubelles d'un restaurant. Il soupira de satisfaction.

« Eh toi, puis-je te poser une question ? »
« C'est à moi que tu parles, l'avorton ? »
« Tu vois quelqu'un d'autre ici ?
Dis. Veux-tu devenir mon ami ? »
« La bonne blague, vraiment !
Va-t'en, je n'ai pas le temps
Pour de telles idioties ! »

Le moineau protesta de son sérieux. Le chat réfléchit alors, sourit, ou plutôt retroussa ses babines : « avec plaisir, mon vieux.

Approche, qu'on s'amuse un peu. »

Le moineau ne se fit pas prier et voleta vers son nouvel ami. Mal lui en prit : le chat lui bondit dessus. L'oiseau dut plonger vers le sol pour échapper à un premier coup de dent. Le félin s'élança à nouveau. De justesse, Friquet évita qu'une griffe acérée le coupe en deux en filant vers le ciel. « Mais approche donc, approche que nous fassions connaissance. » Suppliait le matou alors que le moineau vert s'enfuyait à tire d'ailes.

Friquet s'interrogea bien un peu sur la méchanceté de l'animal, mais il

conclut que rien n'indiquait qu'une pareille mésaventure se reproduirait. Il plana ensuite jusqu'au parc, où il trouva quelques écureuils. « Ceux-ci au moins, ne me voudront que du bien ! », mais les écureuils redoutaient qu'il dérobe leurs noisettes et se précipitèrent dans les arbres. Il se posa sur le dos d'un des magnifiques poneys du manège et commença à leur parler :

« Que désire ce microbe, ce gringalet ?
De quel droit ose-t-il nous déranger ?
Est-ce que cette erreur de la nature pense
Qu'un être aussi chétif, aussi fluet
Peut un instant nous intéresser.
Mais, mon ami, avez-vous conscience
Qu'à nos yeux délicats, raffinés,
Même votre plumage tient de l'offense !
Quelle faute de goût ! Quelle inélégance ! »
Friquet faillit pleurer d'humiliation et s'envola à tire d'ailes.

Il rechercha la compagnie des hommes, mais ceux-ci, les plus cruels des animaux, tentèrent de l'attraper pour le mettre en cage ou lui jetèrent des pierres. Découragé, démoralisé, le moineau se posa sur la route, insensible aux véhicules qui passaient à ses côtés en klaxonnant.

« Jamais, je n'arriverai à trouver un ami.
Me voilà solitaire pour toute la vie. »

Peut-être Friquet espérait-il qu'une automobile, ou qu'une moto mettrait fin à sa tristesse ?

« Qu'est-ce que tu fabriques mon vieux ?
Tu ne vois pas que l'endroit est dangereux ?
Oh, d'accord, monsieur est un taiseux,
Un taciturne, un silencieux.
Ce sera comme tu veux
Je peux juste m'asseoir à tes côtés ?
À vrai dire, je suis épuisé... »

Le moineau se retourna dans la direction de cette grosse voix enrouée. Un énorme chien borgne, couvert de cicatrices approchait en boitillant. Il s'allongea sur le trottoir, à deux pas de lui. L'oiseau eut peur et s'envola. Il n'avait jamais vu une bête aussi grande, ni aussi laide.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »
« De quoi parles-tu, petit gnome ? »
« Mais de ces entailles, de ces plaies »
« Oh, cela... Rien. Tu vois, en somme
La vie du meilleur ami de l'homme :
Ici, des traces de muselière, de chaîne sur mon cou,
Là, celles de luttes contre des monstres à demi fous. »

Friquet trembla comme une feuille. Des combats ? D'où venait ce dragon ? Comment avait-il survécu ? Combien d'autres chiens avait-il mis en pièces ? Comment s'était-il enfui ? Que cherchait-il dans la rue ? Il posa toutes ces questions d'une traite.

« Oh quelle volaille bavarde !
Tu veux tout savoir
De ma petite histoire ?

D'abord, chien de garde,
Je patrouillais jour et nuit
À me mettre les pattes en sang,
Ou alors, je devais des heures durant
Rester devant quelques planches de bois.
Et puis, un jour, mon maître est parti,
Je ne sais où, enfin ailleurs et sans moi...
Il m'a vendu comme chien de combat
Dans des parkings résonnants de cris et de pleurs,
Je suis resté dix ans entre la peur et la douleur,
Lorsque vinrent la fatigue, la vieillesse,
Les défaites, la faiblesse,
On ne voulait plus me garder.
Je me suis enfui avant d'être tué. »

À peine eût-il terminé son récit que le molosse s'ébroua et trotta jusqu'à une palissade à quelques pas. Malgré sa taille, il se glissa dans une minuscule fente et pénétra dans le chantier alors abandonné. Il bâilla avant de se diriger vers les ruines d'un vieil immeuble et s'allongea sur les vestiges d'un parquet vermoulu. Le moineau si bavard d'habitude voletait à sa suite sans prononcer un son, la larme à l'œil. Il avait trouvé pire destinée que la sienne. Au bout d'un instant, il se mit à chanter à l'oreille du pauvre chien pour l'endormir et se posa sur son dos.

À leur réveil, les deux bêtes, la minuscule et la gigantesque, la ridicule et la monstrueuse, celle à plumes et celle à poils s'observèrent durant une minute au moins. Le moineau n'osait ouvrir le bec. Le molosse se leva.

« Veux-tu devenir mon ami ? Ce serait un honneur. » Piailla l'oiseau.

« ... Pourquoi pas ? J'ai aimé ton chant, tout à l'heure.

Je m'appelle Friquet. »

« Moi, de nom, on ne m'a jamais donné...

On m'appelle le cabot, le clebs, parfois Fluet...

Ne ris pas. Bien, j'ai faim à présent.

Je vais fouiller les poubelles. »

« Comment ? Les poubelles ?

J'ai une meilleure idée. Attends. » Répliqua l'oiseau vert. « Suis-moi. »

Et il plana doucement à travers les rues, le chien derrière lui. Les gens s'écartaient en apercevant l'énorme molosse et les deux amis arrivèrent dans le marché où une imposante charcutière vantait sa marchandise.

« C'est pour me faire souffrir que tu m'as conduit jusque-là ?

Jamais nous ne pourrons nous emparer de ces plats.

Si je m'approche. Ce sont des coups de bâton qu'on me donnera. »

« Ai un peu confiance, tu verras. » répliqua Friquet et, en deux battements d'ailes, il voleta au-dessus de l'étal. Les clients semblaient enchantés du spectacle : « Quel bel oiseau vert ! Et en plus il chante. Pas très bien, mais il chante. »

Même la charcutière se réjouissait de l'aubaine. « Les gens accourent de toutes parts pour regarder cet étrange piaf. » Mais soudain, un cri d'horreur jaillit de toutes les bouches. Pff, ploc... Le moineau venait de lâcher une crotte presque aussi grosse que lui sur un jambon au centre de la vitrine. Aussitôt, la marchande prit son torchon et commença à essuyer la viande,

mais les visages indignés de ses clients l'arrêtèrent.

« Mes amis, dans mon métier, on ne gâche pas la nourriture !
Cela me fendrait le cœur de jeter ce jambon aux ordures,
Nous devons faire le bien, aider ceux qui en ont besoin.
Regardez ce pauvre chien. Régale-toi, tu n'auras pas faim. »

Et, sous les applaudissements, la charcutière tendit la viande à Fluet tout en lui décochant, en douce, un méchant coup de pied. Elle ne voulait pas lâcher son cadeau. Malheureusement pour elle, le molosse, plus vif qu'il ne paraissait, bondit et arracha le jambon. La marchande eut beau se cramponner à son trésor, elle fut traînée dans la boue. Crac, clac, elle renversa quelques étals avant de laisser partir l'animal, son jambon dans la gueule.

Les deux complices vécurent ainsi plusieurs semaines. Friquet écumait les marchés et les boutiques. Il volait à l'intérieur d'une boulangerie et ressortait avec une tranche de gâteau aussi grande que lui ; parfois, il se posait sur un pain que la vendeuse jetait aussitôt à l'extérieur.

Le piaf et le vieux chien mangeaient à leur faim !

Ils passaient toutes leurs journées ensemble, se baladaient dans les rues, se baignaient dans le fleuve qui longeait la ville. Ravis de s'être rencontrés, ils n'écoutaient pas les autres animaux se moquer d'eux.

« Tu n'as pas trouvé mieux comme ami,
Que cette loque, ce débris ?
Miteux, hideux, galeux, boiteux,
Couvert de bosses, de cicatrices.
Ce sac à puces, cette vieille saucisse
Il n'a qu'un œil, une dent sur deux. »

Quand la journée s'achevait, les deux compères allaient dormir dans un immeuble abandonné, le minuscule moineau lové dans les pattes de l'énorme chien. Le monde leur faisait moins peur à deux. Un jour d'hiver, l'oiseau s'empêtra dans une toile d'araignée. Il tomba dans la neige, paralysé par les fils gluants. Fluet fouilla le sol glacé pour en extraire son ami. Il le garda au chaud dans sa gueule le temps qu'il retrouve des forces. Et inutile de dire que les matous du quartier ne pouvaient approcher du moineau sans risquer un coup de dents.

Les deux compagnons ne faisaient de mal à personne... en dehors des marchands peut-être, pourtant la colère et la jalousie des autres animaux augmentaient chaque jour. Les oiseaux surtout ne comprenaient comment Friquet avait pu s'enticher d'un de leurs pires ennemis :

« Un piaf et un chien, voilà qui ne s'est jamais vu !
Cette engeance adore nous aboyer dessus,
Nous poursuivre, nous chasser, nous mordre.
Une telle amitié ne peut causer que désordre ! »

Pour séparer les deux compagnons, quelques pigeons voulurent attaquer Fluet. Mais la brave bête ne manquait pas d'expérience et savait se défendre. Des plumes volèrent et quelques volatiles perdirent un morceau de chair ou de croupion.

« Et n'y revenez pas,
Ou mon ami vous croquera,
S'il vous a laissé partir,
C'est pour me faire plaisir ! »

Malheureusement, irrités par leur défaite, les pigeons allèrent chercher quelques alliés, merles, étourneaux, fauvettes, tourterelles, corneilles ou passereaux. Des nuées de volatiles approchaient par centaines. « Trop nombreux, pour toi, mon vieux, même si tu désires combattre ! Des becs pointus, des serres acérées ! » Friquet dut utiliser toute sa persuasion pour que son ami accepte de le suivre dans une cave abandonnée, où ils restèrent trois jours, sans manger et sans boire.

Lorsque les deux compagnons sortirent de leur cachette, les oiseaux les avaient oubliés... ils se pensèrent tranquilles, mais cette fois, ce furent trois dobermans, un malinois, deux boxers et un labrador qui vinrent leur rendre visite, grognant et jappant. Eux aussi trouvaient anormal de voir l'un des leurs s'amuser comme un chiot avec un vulgaire piaf... d'une ridicule couleur en plus. Le vieux molosse ne manquait pas de courage et accepta le combat. Cependant la meute trop importante le repoussa jusqu'au milieu de la rue dans un incroyable vacarme.

« Aboyez ! Grognez ! Hurlez !
Ce vagabond ne porte ni laisse ni collier.
Les deux pattes vont l'attraper. »

Les « deux pattes » ! Les humains... En effet, les aboiements déchaînés, les combats furieux paniquèrent les passants. Ils coururent se barricader chez eux et appeler la fourrière.

Un collier, un filet à la main, deux agents bondirent sur le vieux chien. La pauvre bête, épuisée, mordue sur tout le corps sentit qu'elle ne pourrait résister. Elle se préparait à être attrapée, muselée et jetée dans une cage quand une espèce de moucheron se précipita sur les employés de la fourrière. Elle leur donnait des coups de bec, leur pinçait le nez, leur fourrait ses plumes dans les yeux.

« Fuis ! Fuis ! Je les retiens. » Piailla le moineau vert. Et le molosse courut à s'écorcher les pattes. Il savait qu'un animal de sa taille et de son aspect ne survivrait pas deux nuits à la fourrière. Il galopait, le poitrail en feu, rampait sous les camions, se faufilait entre les voitures, glissait sur les trottoirs. Les gens sautaient sur le côté en voyant ce monstre arriver en trombe, et ceux qui ne s'écartaient pas assez vite étaient renversés, précipités dans les airs.

« Fuis, fuis ! Je les retiens ! »

Tout en trottant dans les petites rues, le vieux chien ne pouvait s'empêcher de penser à son courageux ami.

« Tout seul combattre des humains.
Pourvu qu'il ne lui arrive rien. »

Il va se faire assommer,
Attraper, étrangler ?
Et moi qui m'enfuis
Sans me soucier de lui.

Sale égoïste que je suis. »

Le chien s'arrêta. Il se trouvait dans un quartier de la ville qu'il ne connaissait pas. Les gens autour de lui regardaient avec inquiétude ce

monstre soufflant et écumant. Il grogna un petit coup pour signifier qu'il valait mieux éviter de l'ennuyer puis s'assit sur son large derrière... pour réfléchir quelques instants. Il se releva alors de manière décidée et repartit d'où il venait, incapable d'abandonner son compagnon, son allié, son frère !

Lorsqu'il arriva près de la camionnette, le moineau continuait à voleter, à tourner, piquer du bec les deux agents. Mais à bout de force, l'oiseau s'immobilisa pour reprendre son souffle. Un des deux hommes en profita pour lui donner une grande claque sur la tête. Horreur ! Friquet tomba étourdi sur le sol.

« Nous l'avons eu. Nous l'avons assommé !

Sale moucheron, jamais tu n'aurais dû nous provoquer. »

Le plus gros des deux agents leva la jambe pour écraser le pauvre moineau d'un coup de talon. Mais son pied ne put même pas frôler Friquet : une mâchoire de fer le retenait.

« Mais d'où viennent ces animaux de malheur ?

D'abord la guêpe folle, ensuite cet égorgeur. »

Le chien le fit tomber sur le sol et lui sauta sur le ventre en aboyant féroce. Autant pour apeurer le bonhomme que pour réveiller son moineau. « Allez, allez Friquet, fais un effort, relève-toi ! »

L'oiseau ouvrit les yeux, secoua ses plumes et se souvint de tout : les gens de la fourrière, la lutte, le coup sur la tête. Il se redressa pour reprendre le combat. « Ah non, suffit ! » grogna Fluet « Ils t'ont déjà à demi tué. Plus vite, tu t'envoleras, plus vite nous pourrons nous enfuir. » Le moineau comprit que Fluet avait raison. Il battit des ailes. Ouille. L'une d'entre elles lui faisait mal... il s'obstina, parvint à s'élever un peu et s'éloigna sans trop savoir où aller...

Le chien recula en retroussant les babines et en montrant les crocs. Mais au moment où il se retournait pour filer à son tour, il sentit une horrible piqûre sur le flanc. Une décharge électrique. Une mesure qu'on utilisait dans les cas les plus dangereux : singe en furie, tigre ou ours échappé d'un zoo par exemple. Pas un vieux clébard pelé. Néanmoins, celui-ci se battait comme un diable et la plaisanterie avait assez duré ! Fluet tomba lourdement sur le sol, paralysé.

Le moineau vit qu'on lançait son ami dans le fourgon. Il tenta de le suivre, mais le camion roulait trop vite.

« Où va-t-on l'emmener ? » demandait-il à tous les chiens qu'il croisait.

« Mon pauvre, personne ne le sait ! Ceux qui entrent dans ces camions ne reviennent jamais. » Lui répondait-on.

Friquet explora des quartiers où il n'allait jamais, les endroits les plus tristes, les plus déserts de la ville, répétant inlassablement sa question à tout le monde, y compris les mulots et les rats. Personne ne pouvait l'aider.

« Pst... mes maîtres me donnent tout ce que je désire, Croquettes, pâtés, friandises. Ils me traitent comme une reine ; »

Une belle chatte blanche venait de lui parler. Elle approchait en ronronnant. Un chat qui parlait à un oiseau et ronronnait ?!

« Bien content pour toi. Mais pourquoi me le conter ? »

« J'ai eu beaucoup de chance qu'ils viennent m'y chercher. »

« Où ? Dans l'endroit où l'on a emmené Fluet ?

Comment cela s'appelle ? Où est-il enfermé ?

On peut s'en échapper ? On lui donne à manger ? »

« Holà, que de questions !

Je te propose que nous y allions !

Suis-moi, je vais te montrer. »

Friquet restait à une belle distance de la chatte, mais celle-ci se mit à soupirer : « N'aie pas peur, je ne vais pas manger un moineau

C'est tout petit, tout sec et plein d'os.

A la maison, dès que j'ouvre les yeux

Mes humains me donnent ce que je veux. »

Et la belle chatte blanche amena Friquet devant un large bâtiment gris et triste. Des barreaux à toutes les fenêtres, des barbelés sur le toit, une énorme porte blindée ! L'oiseau se mit à frissonner en entendant geindre les pauvres bêtes qui y restaient enfermées.

« C'est là que ton ami doit se trouver.

Bonne chance pour le délivrer ! »

Le moineau ne prit pas même la peine de répondre et se mit à piailler, à siffler, à supplier tous les oiseaux du voisinage.

« Aider un chien, tu as perdu la raison !

Ils nous détestent comme nous les détestons,

Eux nous traquent et nous les fuyons !

Ils détruisent nos nids, croquent nos nourrissons !

Tu l'oublies, mais voilà notre triste condition ! »

« Fluet est le meilleur des compagnons ! »

« Si au moins, nous le connaissions.

Il s'est fait prendre pour une bonne raison.

Qu'il reste donc dans sa prison. »

Et les mésanges, les tourterelles, les pigeons considérant avoir épuisé la question s'envolèrent. « Tant pis, je le libérerai seul. ».

« Fais attention, ce métal résiste plus que le bois. » Susurra la chatte qui s'était prise d'affection pour cet étrange animal.

Clac, clac... Friquet faillit s'ébrécher le bec en tentant de casser un des barreaux. La grosse voix du chien se fit alors entendre : « Laisse. Elle a raison. Tu n'y peux rien. Voilà mon destin. Ravi de t'avoir connu. »

Loin de calmer le moineau, ces paroles lui causèrent d'abord une grande tristesse, puis l'emplirent d'une rage indescriptible. Il s'élança contre la porte, contre les grilles, contre la serrure jusqu'à se mettre les ailes en sang.

« Attends. » Lui cria la chatte « Cherchons plutôt une idée. Un tunnel par exemple. »

« Un piaf ne sait pas creuser. Et toi ? »

« Moi, non plus. » Répliqua l'animal, qui se voyait mal se salir les pattes.

« Qu'avez-vous à nous regarder ? » demanda Friquet à tous les oiseaux du voisinage qui étaient revenus observer ses efforts.

« Nous ne pensions pas que tu te battrais avec tant de courage pour ce molosse borgne et édenté. » Un majestueux corbeau venait de se poser à quelques mètres. Le moineau ne répondit pas et alla jeter à Fluet le morceau de brioche que la chatte blanche était allée pêcher dans une poubelle — elle qui n'y avait pourtant pas risqué une moustache depuis plusieurs mois.

Les oiseaux n'y comprenaient plus rien : après être devenu ami avec un chien, ce piaf vert avait réussi à sympathiser avec un chat. Un chat ! Leur pire ennemi. Décidément, un drôle de phénomène ! Brave, généreux, un peu fou. Certains commençaient à penser qu'il constituait un bel exemple pour tous. Il méritait un effort en tout cas.

« Que pouvons-nous faire pour toi ? » demanda une hirondelle. « Nous ne pouvons te laisser te battre seul pour un autre animal, même un chien. »

« Seul ? » Miaula la chatte.

« Presque seul. » Croassa un corbeau d'un air dégoûté.

« Ne nous disputons pas », caqueta un canard qui venait d'un lac tout proche. « Ben, tout le monde ne parle que de ça. »

« Tout le monde parle de quoi ? »

« Ben, le chien, le chat, le canari. »

« Pas un canari, un moineau. Lui. »

« L'oiseau tout gris. »

« Non. Vert... Tu ne le vois pas ? »

« Vert ? Il est tombé dans la peinture ? »

« Mais non, bien sûr. »

Pendant ses disputes, le moineau tournoyait autour de la chatte et lui chuchotait quelques mots à l'oreille. Elle partit ventre à terre pendant que Friquet s'adressait à tous les oiseaux. Lui voleta jusqu'à la cage du vieux molosse, se glissa entre les barreaux et se posa aux côtés de son ami pour lui tenir compagnie.

Durant plusieurs heures, les deux complices ne bougèrent pas. Fluet passait quelques coups de langue sur la tête de Friquet, certain qu'il le voyait pour la dernière fois. Le moineau, lui, sautillait sur le dos du chien et se nichait dans son pelage. Il le chatouillait, lui tirait les poils.

À la nuit tombée, l'un des agents ouvrit les cages pour apporter le repas de ses pensionnaires, ou plutôt de ses prisonniers... Aussitôt, un effroyable concert de miaulements retentit. Surpris par ce vacarme, il alla chercher son collègue et regarda avec lui à l'extérieur de la fourrière. Des dizaines de chats tournaient autour du bâtiment.

« Prends ton arme. Je ne sais ce qui se trame. »

Les deux hommes sortirent, fusils à la main... et reçurent sur la tête, pierres, vis, crayons, clous, stylos, cuillères, fourchettes, verres, clés, fils de cuivre, de fer ou de laiton. Une nuée d'oiseaux de toutes les tailles et de toutes les couleurs planaient dans le ciel et lâchaient leurs projectiles sur eux. L'un leva son arme, mais un énorme faucon le heurta dans le dos de tout son poids, pendant que deux pies, becs en avant, piquaient les fesses de son camarade.

« Replions-nous ! » Les deux hommes coururent se réfugier dans la fourrière, mais les chats leur barraient le passage en feulant et en crachant. « Voyons, donne-leur des coups de pieds ! » ordonna le plus courageux des deux. Peine perdue, les félins plantaient leurs griffes dans leurs jambes, alors que les mésanges leur plongeaient sur le crâne.

« Enfermons-nous dans une cage. Vite, vite ! »

Ils bondirent à l'intérieur du bâtiment alors qu'une nuée d'oiseaux

arrivait en piaillant. « Mais que voulez-vous ? Que voulez-vous à la fin ? »

À ces paroles, tous s'arrêtèrent et laissèrent Friquet s'approcher. Il voleta devant la prison de son ami.

« Tu aimerais qu'on libère ce débris, cette bête à demi morte ? » demanda l'un des agents, avant que le moineau ne vienne piquer ses oreilles.

« D'accord, ne t'énerve pas, nous ouvrons la porte. » Pleura le pauvre homme. Et il délivra le vieux molosse. L'oiseau vert toucha plusieurs grilles.

« Tous les autres ? Mon ami, tu veux rire ?!

Mon collègue et moi combattons jusqu'au dernier soupir. »

Les chats se mirent à cracher, les oiseaux à tourner.

« Très bien. Qu'on ne vous voit plus dans la ville. »

Le plus âgé des deux explosa : « Ouvre et laisse-les tranquilles !

Tu n'en as pas assez de les poursuivre ?

Ces pauvres bêtes n'ont-elles le droit de vivre ? »

Le moineau vert et le vieux molosse purent retrouver leur liberté. On dit qu'ils restèrent ensemble de longues années et qu'ils prirent l'habitude de passer la plus grande partie de leur temps avec leur nouvelle amie, un beau félin blanc. On raconte que dans toute cette région les chats, les chiens, les oiseaux se mirent à vivre en parfaite harmonie, sans plus jamais se chasser ou se battre.